

**TOME 2 – VARIATIONS FÉMINISTES
AUTOUR DE LA COVID-19
TROIS THÉOLOGIENNES : LEUR VISION**



Numéro 155,
Hiver 2021

TOME 2 – VARIATIONS FÉMINISTES
AUTOUR DE LA COVID-19
TROIS THÉOLOGIENNES : LEUR VISION



Sommaire

Liminaire – Monique Hamelin..... 4

Introduction – Tome 2 – Monique Hamelin 6

PAROLES DE THÉOLOGIENNES

L'éthique en temps de pandémie : une perspective théologique féministe – Ivone Gebara 7

Religion et la pandémie de la COVID-19 – Ivone Gebara 13

« Un mal qui répand la terreur » Jean de la Fontaine – Pierrette Daviau..... 20

Quel bien commun espérer en temps de pandémie ? – Mircille D'Astous 24

RECENSIONS

<i>Féminismes religieux – Spiritualités féministes</i> – Denise Couture	27
<i>À propos du documentaire FEMME(S)</i> – Suzanne Loïselle.....	30
Crédits du dessin et des photographies.....	32

Liminaire

Nous en sommes au tome 2 de la trilogie intitulée : *Variations féministes autour de la COVID-19*. À vous de découvrir, lectrices et lecteurs, comment les membres de L'autre Parole sont à l'image de la société québécoise. Ces femmes sont aussi fidèles aux trois axes autour desquels s'articulent nos réflexions et nos actions depuis 1976 — la collective, le christianisme et le féminisme et tout cela, même en temps de pandémie !

Rapidement après le premier confinement déclaré en mars 2020, certaines d'entre nous ont pensé réunir les membres virtuellement afin de partager une parole sur la pandémie. Trois rencontres ont eu lieu entre juin et août 2020. Ce *Liminaire* est écrit en février 2021 alors que le gouvernement québécois annonce certains assouplissements au regard du deuxième confinement. L'usure est là. Les statistiques sur le nombre de malades ou de décès ont pris figures humaines pour quelques-unes d'entre nous.

Au départ, fin 2019 et début 2020, l'épidémie du coronavirus sévissait ailleurs. L'empathie était là, mais nous n'imaginions pas ce qui allait suivre, même si dans des histoires familiales des bribes de la pandémie de 1918-1920 nous sont connues. Puis en mars 2020, les autorités gouvernementales québécoises ordonnent un confinement, l'épidémie était devenue une pandémie. Nous observions chez les membres de la collective tous les types de comportements répertoriés dans la population : anxiété, sidération, catatonie, fièvre, activisme. Certaines refusaient d'aborder le sujet de la pandémie, d'autres invoquaient qu'il était trop tôt pour commencer les analyses, enfin, quelques-unes plaidaient pour des rencontres virtuelles, trouvant vitale une prise de parole collective sur le confinement. Ce qui fut fait. Il semble également que nous avons beaucoup à dire sur la pandémie, le dossier sera publié en trois tomes !

Dans le *Tome 1, Mouvements, intériorité, espoirs*, vous retrouverez des *Témoignages* et des *Poèmes et prières pour un temps de pandémie* (voir *L'autre Parole*, numéro 154, Hiver 2021).

La collective a continué à vivre la sororité et la solidarité tout en plongeant dans ses racines chrétiennes. Le virtuel n'a pas de frontières. Rapidement, des membres de partout au Québec ont pu se réunir, quelques alliées se sont ajoutées et une conférencière principale venait du Brésil, Ivone Gebara, dont la parole forte de théologienne féministe résonne au Québec depuis longtemps.

Le *Tome 2*, dont le titre est *Trois théologiennes : leur vision*, ce sont quatre textes qui abordent entre autres les questions : quelles éthiques, quelles relectures chrétiennes, quelles critiques de la religion et quelles spiritualités en temps de pandémie.

Ce tome comprend également deux recensions : l'une sur un numéro de 2019 de *Nouvelles Questions Féministes* — « Féminismes religieux — Spiritualités féministes » et l'autre fait revivre le documentaire *Femme(s)*.

Un troisième tome des *Variations féministes autour de la COVID-19* abordera les questions de santé, travail et économie, et s'intitulera : *Constats et rêves pour demain*.

Parmi les points positifs qui sortiront des analyses post-pandémie, nous pouvons déjà noter un passage rapide vers les technologies reliées aux communications. Ce qui amène une plus grande participation des membres, notamment par celles qui leur résistaient, celles hors des grands centres urbains et nos alliées à travers le monde.

Notre espérance, quand viendra le moment du grand bilan, est de pouvoir ajouter que les soins aux personnes, le *care* des aîné·e·s, soit enfin reconnu à sa juste valeur tout comme l'importance de l'éducation, deux secteurs ayant une prédominance de femmes en ses rangs.

Bonne lecture, courage et santé pour ce temps de pandémie !

Monique Hamelin pour le comité de rédaction



Introduction

Tome 2

Trois théologiennes : leur vision

Dans ce deuxième tome, l'exploration des *Variations féministes autour de la COVID-19* continue avec la vision de trois théologiennes : Ivone Gebara, Pierrette Daviau et Mireille D'Astous.

Ivone Gebara, théologienne brésilienne, choisit dans un premier essai de réfléchir en dehors de la théologie institutionnelle. Elle nous propose « de nous tenir la main les un·e·s aux autres pour vivre autrement. » Dans un deuxième texte, *Religion et la pandémie de la COVID-19*, elle poursuit ses réflexions sur la place des religions — et non de la religion — comme réponse aux défis que nous vivons. Les humains sur cette planète prennent actuellement conscience que la science ne peut répondre à toutes les questions. « [L]es religions ne sont qu'un outil parmi d'autres pour affirmer la force collective de soutien de cette bouée commune. » Une réponse à la douleur collective serait la solidarité commune, car tous et toutes, où que nous vivions, quel que soit notre Dieu, nos dieux, nos croyances, nous sommes confronté·e·s « au respect absolu de toutes les vies aujourd'hui. »

Les articles de Pierrette Daviau et de Mireille D'Astous répondent au texte *L'éthique en temps de pandémie* de Ivone Gebara. Pierrette Daviau reprend les thèmes de « la souffrance, la coresponsabilité et la solidarité féministe ». Elle a recours à une fable de Jean de La Fontaine, *Les animaux malades de la peste* pour comprendre les comportements humains. Elle revient sur l'évocation de Job et la modernité de ce récit biblique sur la souffrance, les pertes, la mort, le mal pour nos vies d'aujourd'hui.

Mireille D'Astous examine la situation dans laquelle nous nous retrouvons face au virus invisible et insidieux de la COVID-19, qui nous oblige à faire confiance à la science. Elle trouve qu'il est possible d'extraire de la tradition biblique quelque chose qui permet l'espérance en prenant le chemin du « bien commun ». Mais pourrions-nous réaliser un monde meilleur, demande-t-elle ? À cette étape, les questions sans réponse sont nombreuses entre autres pour « nous les femmes, nous les êtres humains ». Pourquoi une « calamité de plus dans un monde traversé par son lot de cruautés et de déshumanisations » ? Qui fera le récit de toutes ces souffrances demande-t-elle ? Il faut cependant reconstruire et apprendre à ne laisser personne derrière.

Nous vivons toutes et tous dans un écosystème, nous aspirons à y vivre dans un monde nouveau. Cela sera l'objet du tome 3 à venir.

Monique Hamelin pour le comité de rédaction

PAROLES DE THÉOLOGIENNES

L'éthique en temps de pandémie : une perspective théologique féministe

Ivone Gebara, théologienne féministe, Sao Paulo

NDLR : Article d'abord paru en portugais sous le titre : « Ética e peste : uma perspectiva teológica feminista » dans *CULT*, revue de culture brésilienne, édition 257, 6 mai 2020. Tout ce numéro a pour thème « Une éthique en temps de peste ». <https://revistacult.uol.com.br/home/etica-e-pest-teologia-feminista/> ; Traduction : Albert Beaudry.

Au temps du coronavirus, nous nous demandons comment une « force aussi fragile qu'invisible », en expansion constante à travers le monde, peut changer notre comportement, nous menacer de mort au milieu d'une souffrance physique et psychique grandissante. Comment un virus peut-il mettre sens dessus dessous l'économie, la recherche scientifique, l'art, la littérature, les religions, les habitudes, les rapports entre les gouvernements et les relations entre les personnes, jusqu'au sein de la famille ? Comment un virus peut-il nous faire craindre autant le contact avec les personnes et les choses que nous connaissons et nous faire sentir encore plus menacés que nous ne le sommes déjà par la violence habituelle de notre monde ?

Nous sommes impressionnés par cet « inconnu » dont nous ressentons collectivement les effets néfastes, de voir sa forme « conçue scientifiquement » grossie des milliers de fois et diffusée sur nos écrans de télé comme s'il s'agissait d'un ver de terre en forme de couronne. Et de fait, il vient bien de la terre, comme nous qu'il a « choisis » pour refuge sans que nous sachions pourquoi.

De nombreux experts s'échinent aujourd'hui à comprendre quelque chose à ce phénomène qui invite à la réflexion et à l'action. C'est dans cette perspective que j'ose rédiger quelques intuitions à partir de la théologie chrétienne puisque c'est le domaine que je connais le mieux et parce que je peux expliciter quelques idées, quelques convictions et quelques expressions

religieuses actuelles. Celles-ci se multiplient aujourd'hui pratiquement à la vitesse du virus. Il suffit de chercher sur Internet et sur *WhatsApp* pour voir les croyances religieuses se dresser en armes contre le « virus » qui provoque tant de troubles. Il a vidé les temples, stoppé les réunions spirituelles officielles, les cours et autres activités. Mais les fidèles inventent des dévotions, des courants magiques, des prières de toutes sortes, des chants religieux inspirés par le virus, des neuvaines, des bénédictions qu'ils envoient partout, dans l'espoir sans doute d'émouvoir le cœur de Dieu. Et voici qu'Internet devient un véhicule dont Dieu « se sert » pour poursuivre son action parmi son troupeau. Tout cela nous invite à réfléchir !

Je réfléchis en dehors de l'axe officiel, je me permets donc diverses élucubrations. Assurément, ma perspective n'est pas soutenue par la théologie institutionnelle, c'est-à-dire par les autorités des Églises chrétiennes qui se réservent la prérogative d'être les interprètes autorisés de la tradition biblique et, à travers elle, de la volonté de Dieu.

Je constate que les Églises chrétiennes se soucient avant tout, « *en ce temps de pandémie* » d'offrir à leurs fidèles des services de consolation et d'assistance. Elles s'efforcent de rester en contact avec eux par le biais des médias, en diffusant des liturgies, des prières et d'autres formes de présence virtuelle. Elles ont aussi apporté une aide aux personnes qui vivent dans la rue et à nombre de gens qui ne sont pas en mesure de subvenir à leurs besoins alimentaires et hygiéniques de base. Je ne m'arrête pas à ces gestes humanitaires et j'emprunte plutôt une autre direction pour soulever certains points qui me paraissent importants dans le contexte actuel.

Je retourne à la tradition biblique comme à un ensemble de textes historiques et littéraires importants, à une tradition qui a marqué plusieurs peuples de l'Antiquité à aujourd'hui. J'en extrais quelque chose que j'estime proche du « bien commun », de la bonne coexistence, du respect possible, de la sollicitude les uns pour les autres et pour l'ensemble de la vie de la planète à l'heure qu'il est. Ce serait plus un texte de sagesse qu'un grimoire qui contiendrait une « révélation divine » venue du ciel. C'est que je vois dans l'étymologie latine du mot religion, *religare*, comme un pari sur la nécessité de nous tenir la main les un·e·s aux autres pour vivre autrement. Ainsi Dieu cesse-t-il d'exister comme un « être en soi » qui imposerait sa puissante volonté pour devenir le nom de la force, en nous et sur la planète, qui peut nous arracher à notre individualisme, à notre désir de nous dominer les uns les autres, à notre insensibilité à la douleur des autres, à notre façon d'ignorer ces marcheurs qui forment aujourd'hui des foules en quête d'un espace où vivre.

Et voilà que celui qui nous éveille à la « bonté » de notre humanité commune, à la terre que nous sommes et à la Terre que nous habitons, c'est un *virus insignifiant*. Insignifiant, mais avec une force de contagion impressionnante. Insignifiant, mais partout présent, et, qui se répand et provoque la terreur, la peur et les larmes. Insignifiant, mais capable d'interrompre le cours ordinaire de la vie auquel nous nous étions habitués, nous qui nous pensions *bons* et même meilleurs que les autres.

Cette situation tragique me rappelle l'histoire de Job. Un roman biblique qui fait partie de la littérature sapientielle. Il raconte la vie d'un homme riche et honnête frappé tout à coup par d'innombrables maladies, par la perte de ses biens, de ses fils, de ses filles et de son épouse. Dans sa douleur, il essaie de différentes manières de prouver à Dieu et à ses amis qu'il est un juste, un fidèle serviteur du Très-Haut, et par conséquent que Dieu est injuste envers lui. Dans un crescendo d'épreuves qui frappent Job et de plaidoiries qu'expose Job à quelques amis, le roman montre que ce n'est pas parce que quelqu'un est juste que la souffrance l'épargnera et qu'il échappera aux tragédies provoquées par la mort. L'explication de ce drame nous est donnée dans un dialogue avec Dieu qui, interpellé par le diable, tente de prouver que les souffrances infligées à Job manifestent la fidélité de Job à son Dieu. Dieu et le Diable apparaissent alors comme les deux faces d'une même pièce de monnaie, et c'est ce qui nous impressionne parce que nous en faisons toujours, nous autres, deux principes opposés. Or il semble que nous soyons en train de réaffirmer leur proximité et la nécessité qu'ils existent l'un et l'autre en nous et dans le monde. Survenu à l'improviste, le coronavirus cause la douleur et la mort, mais il nous fait aussi prendre conscience de la nécessité de cultiver d'autres relations entre nous et avec la planète.

Il était une fois, au pays de Ouç, un homme appelé Job. Cet homme, intègre et droit, craignait Dieu et s'écartait du mal. Sept fils et trois filles lui étaient nés. Il avait un troupeau de sept mille brebis, trois mille chameaux... (Job 1,1-3).

L'histoire continue : Job est dépouillé subitement de tous ses biens, avant de perdre coup sur coup ses filles, ses fils et son épouse. Lui-même est atteint de la lèpre qui lui ronge le corps... Tout paraissait « normal » et, du jour au lendemain, tout n'est plus que confusion et désordre !

Alors Job se leva, il déchira son manteau et se rasa la tête, il se jeta à terre et se prosterna. Puis il dit : « Nu je suis sorti du ventre de ma mère, nu j'y retournerai. » (Job 1,20).

C'est comme s'il se résignait à avoir tout perdu, mais sans cesser de clamer qu'il est une victime innocente et que la souffrance est la condition des êtres vivants. Le roman nous laisse cependant perplexes, car il finit bien : tout est récupéré. Cette finale provient certainement d'une autre époque et d'autres rédacteurs. Mais l'idée fondamentale, c'est que Dieu lui-même ne peut éviter la souffrance parce que la vie l'exige, plus ou moins, selon la direction qu'elle prend.

Le fléau actuel du coronavirus, abstraction faite des raisons pour lesquelles il frappe à ce moment de notre histoire commune, nous invite sans doute à une solidarité inouïe, par exemple, entre riches et pauvres. La richesse matérielle favorise la vie d'une minorité au détriment de la vie de la majorité. Et le mépris du « *pauvre, de la veuve et de l'orphelin* » ne produit pas une « *contagion mortelle* », mais une véritable séparation des classes. Or ce virus, bien qu'il mette au jour certains privilèges dans la prise en charge des plus riches qui semblent avoir été les premiers touchés, dépasse les classes, les sexes, les ethnies, les orientations sexuelles, les religions, encore qu'on craigne qu'il se propage davantage dans les groupes les plus vulnérables.

Ce que je veux souligner, c'est la force de ce virus qui peut bouleverser les cadres hiérarchiques et les habitudes d'exclusion, susciter des initiatives d'entraide, provoquer des changements politiques et économiques, redéfinir la géopolitique mondiale.

Cependant, la contagion du virus ne suscite pas nécessairement la solidarité avec les pauvres parce qu'ils auraient les mêmes droits que les riches ; non, il s'agit d'une solidarité impulsive, motivée par la crainte que le grand nombre de pauvres contaminés ne constitue bientôt une menace pour les « pauvres » riches. Bien qu'on voie de nombreux gestes d'entraide dans les HLM et dans les quartiers populaires, il y a comme une sorte de pellicule protectrice qui nous rend en quelque sorte invulnérables au plus profond de notre être. Comme si l'aide des gouvernements ne répondait pas à la justice et au droit, mais servait avant tout à prévenir un plus grand mal, qui rendrait le pays invivable.

La télévision, l'Internet et les journaux nous montrent les horreurs quotidiennes causées par le virus partout dans le monde. Les médias nous envahissent en donnant la priorité absolue au nombre de victimes du virus, en faisant le décompte des victimes actuelles et la projection des victimes à venir dans les différentes régions du monde. Cet excès d'information engendre beaucoup moins de solidarité qu'un climat de « sauve-qui-peut » et la peur de la maladie. Pour contrer notre égoïsme immédiat, les scènes de distribution de nourriture aux sans-abris et aux habitants des bidonvilles semblent avoir pour fonction de nous rappeler que nous ne sommes pas aussi mauvais que nous semblons l'être... Je suis peut-être injuste envers certaines personnes, mais c'est ce qui me vient à l'esprit. Faire voir l'enfer et annoncer que ses flammes seront bientôt encore plus destructrices, ça ne veut pas dire, on le voit bien, aider à s'en sortir des gens plongés déjà dans plusieurs autres enfers. Ce « spectacle » devient même parfois indécent parce qu'il n'a pas conscience des effets négatifs qu'il produit. Il sert néanmoins à révéler l'ampleur de la souffrance présente dans notre pays et fait entrevoir la souffrance cachée dont nous ignorons l'existence. On peut même juger acceptable de présenter ces images pour sonner une alerte nécessaire. Mais cela ne constitue pas nécessairement un geste éthique efficace, car le plus important serait d'inclure les personnes dans les instances de droit et de justice en tant que citoyennes de la nation et du monde. Je me demande si le « spectacle » des affamés, des malades, des morts, des villes contaminées à l'excès n'a pas pour seule fonction d'alerter la puissante industrie de l'information qui se fait désormais solidaire des victimes ? Je soupçonne ici des motifs cachés et me revient à l'esprit un texte biblique tiré de l'*Évangile de Luc* (Lc 10, 29-37) : la parabole du « bon Samaritain ». On nous présente un homme blessé, abandonné au bord de la route. Passe un juriste : il voit l'homme et s'éloigne ; puis un prêtre qui presse le pas sans s'arrêter parce qu'il a des obligations au temple ; vient finalement un étranger, le Samaritain, un colporteur ; c'est lui qui aide le blessé, l'emmène à l'hôpital et demande qu'on prenne soin de lui. Il me semble que le message éthique de l'Évangile va au-delà du « spectacle », d'un voyeurisme qui peut être inefficace. Car ce que vous voyez n'a pas nécessairement pour conséquence la suite logique de ce que vous avez vu. Le message éthique, en fait, lorsqu'il touche mon/notre intérieur, me fait me reconnaître dans l'homme tombé sur le chemin et me fait dire « *voilà ce que je voudrais qu'on fasse pour moi* ». Et conclure spontanément

que l'aide que je voudrais recevoir, c'est aussi celle que je dois offrir à l'autre, à court et à long terme.

Mais je sais que l'éthique n'est pas aussi simple que les phrases que j'écris. La peur de l'autre me menace, ses blessures et son odeur me repoussent... Nous nous sentons souvent impuissants et même frustrés parce que nous ne pouvons pas changer grand-chose de manière efficace. Il y a comme une carence qui nous empêche de changer cette situation immédiatement et fait poindre en nous un sentiment de culpabilité qui s'établit à demeure. En même temps, il y a la distance du confinement, le manque de circulation, l'obéissance nécessaire aux consignes médicales et gouvernementales comme si tout cela dressait un obstacle éthique à l'action. Mais dans l'éthique de l'Évangile, la distance entre les gens semble supprimée. On touche les yeux aveugles, on s'approche des lépreux, on donne la main aux boiteux, on partage la nourriture, on divise les tuniques. Vous me direz : dans la situation actuelle, nous essayons de faire tout cela en nous protégeant de la contagion ! Peut-être. Mais, qui a causé tout cela maintenant ? Un virus... Juste un virus. Qu'a-t-il à nous dire, outre le fait qu'il faut nous protéger pour ne pas le contracter ?



Au début de cette réflexion, j'ai essayé de comparer l'image de Dieu en toute chose, au-delà du bien et du mal, et dans le bien le mal, au symbole du coronavirus qui nous vient de la Terre. J'ai donc évoqué Job, la compétition entre Dieu et le diable dans la vie de Job, et l'affrontement du bien et du mal dans notre propre vie. Puis je me suis rappelé le texte du « Samaritain » qui nous invite à dépasser les hiérarchies et les titres dans les rapports que nous avons entre nous...

Dans la même veine, je voudrais vous signaler une autre chose qui me dérange dans ce que j'appelle le « spectacle » des médias. Parfois, il s'agit de « spectacles » exagérés, à la limite de l'indécence : les morts, les malades dans les hôpitaux, dans les agglomérations des favelas et dans les prisons domiciliaires où nous sommes enfermés. Malgré leur caractère brutal, c'est comme si ces images nous disaient aussi : « *Faites quelque chose, car ce que vous voyez, c'est aussi vous* ». Le virus nous renvoie tout à coup l'image et la ressemblance de ce que nous sommes et de ce que sont les autres : nés de la Terre, terriens mortels. Le fait est que nous ne sommes

plus seulement spectateurs de calamités qui concernent des peuples lointains ; nous sommes les victimes ou les victimes possibles du virus dont nous suivons l'histoire de si près. Personne n'est sûr de ne pas être la prochaine victime du virus. Et cette situation particulière nous invite à quelque chose de plus ou moins inédit, surtout en cette époque de communication directe et instantanée. Le virus nous invite à repenser l'organisation de notre vie personnelle, économique, politique, sociale, culturelle, religieuse, et à nous dire que dans le progrès sans limites et sélectif que nous avons construit, se trouvent déjà les germes de notre propre destruction. Et là, je ne peux m'empêcher de penser au mythe de la Tour de Babel (Genèse, 11) construite pour toucher le ciel et dont tous les habitants ne pouvaient parler qu'une seule langue. Quelque chose est arrivé soudain, le virus « Dieu — Vie » a pensé que cela n'était pas bon pour la Terre, et la tour s'est écroulée.

Il n'y a pas de grande leçon « religieuse » ou théologique à tirer, il n'y a pas une seule et grande action à entreprendre en temps de pandémie. Chaque humain « mortel » entend avec ses oreilles et ressent avec son cœur, discute avec les autres, et nous prenons des décisions ensemble afin que la vie rééquilibre ses forces en nous. Cela deviendra possible si nous pouvons inventer une culture durable, une culture immergée dans les besoins de la communauté de la Terre dont nous ne sommes qu'un élément nouveau venu. Nous ne sommes pas seuls... Nous sommes venus de loin en nous frayant un chemin, mélangés à la poussière de la Terre et à la poussière des étoiles. Y a-t-il moyen de corriger la mauvaise orientation que nous avons prise ? Y arriverons-nous ? Je parie que oui, avec « crainte et tremblement », car « *voyageur, il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en marchant*¹ ».

¹ Vers tiré d'un poème d'Antonio Machado. <http://www.poesie.net/macha4.htm>

RELIGION ET LA PANDÉMIE DE LA COVID-19

Ivone Gebara, théologienne féministe, Sao Paulo

NDLR : Article d'abord paru en portugais sous le titre « Religião e a pandemia da Covid-19 » dans *Carta Potiguar*, 22 juin 2020 et *Humanitas/Unisinos*, 24 juin 2020. Traduction : Geneviève Perret, sœur auxiliaire.

Ces derniers mois, beaucoup de personnes et de groupes m'ont demandé quel est le message chrétien particulier devant la pandémie qui frappe tous les recoins du monde. Et lorsque cette question est posée, trois connotations d'origine émotionnelle et intellectuelle semblent surgir, cherchant la confirmation d'expectatives. La première, c'est celle qui s'oriente dans la ligne de l'espérance présente dans la tradition chrétienne, comme si nous pouvions y trouver une bouée de secours sûre qui nous soulagerait au moins de nos craintes actuelles et nous procurerait un guide immédiat pour vivre.

La seconde tente de confirmer que la destruction du monde et de nos relations est l'œuvre de nos mains, de notre attitude cupide qui veut accumuler des biens dont jouit seulement une minorité. Et c'est bien par notre choix, que nous agissons indirectement contre la volonté de Dieu qui veut toujours le bien de toute l'humanité.

La troisième a à voir avec l'affirmation irréfutable selon laquelle Dieu nous punit à cause de nos péchés, de nos comportements déviants concernant la sexualité, la destruction de la nature, les traditions, et par conséquent notre manque de foi dans les préceptes divins. C'est donc par notre faute individuelle et collective que nous subissons la pandémie, même s'il y a des exceptions de personnes qui essaient de suivre la volonté divine. Il est important de noter que le « personnage » Dieu entre dans les trois expectatives, bien que de manières différentes. Et le « personnage » devient l'image et la ressemblance de nos postures sociales et même politiques, de notre imagination et de nos fictions religieuses.

La question qui demeure est de savoir qui est ce « personnage » pour chaque groupe et pour chaque personne individuellement, qui est ce quelqu'un qui doit apaiser nos angoisses face à la mort, nous juger, nous pardonner, nous accueillir et restaurer nos vies menacées.

Je reconnais avoir parfois perçu la frustration de quelques personnes quand ma réponse ne rejoignait pas leurs attentes. Je sens qu'elles restent mal à l'aise, presque déçues quand ma réflexion ne coïncide pas avec leurs arguments et leurs attentes. S'il s'agissait seulement de discuter d'arguments, cela me serait égal, mais le fait est que les émotions et les réflexions présentes dans les questions expriment une véritable souffrance, une nécessité de quelqu'un qui les comprendrait et pourrait confirmer que, après ce tourbillon, quelque chose de bon pourra arriver. De telle sorte que souvent je me tais ou je réponds : « nous ne savons pas ! »

Y aurait-il un unique message central qui serait une sorte d'antidote contre l'absence d'espérance ou même le désespoir dans lequel nous vivons devant les multiples menaces présentes concernant la vie de notre planète et notre vie sur elle ? Que peut-on dire lorsque ce virus semble s'être abattu non seulement sur les corps humains en les empêchant de respirer et en les asphyxiant jusqu'à la mort, mais aussi, de diverses manières, sur les gouvernements, les polices, les religions, les églises qui, comme le virus, bien qu'avec d'autres méthodes, reproduisent des pandémies mortelles par des actions et des interprétations sociales même s'ils affirment être en lutte contre le virus.

De fait, le virus planétaire COVID-19 n'épargne personne car ses formes d'expansion ne sont pas encore contrôlables ; d'une part, nous sommes sûrs de cela du fait de l'interdépendance commune, et d'autre part, cela atteste notre ignorance sur nous-mêmes et sur le monde dans lequel nous vivons. Bien que nous croyions souvent au pouvoir de la science pour répondre à presque toutes les questions de l'humanité, il est frustrant de voir qu'il y a bien plus d'inconnu que de déjà connu.

Chaque personne trouvera ou non dans ses croyances sociales, politiques et religieuses, une réponse ou une absence de réponse aux questions posées par l'époque actuelle. Cependant, ce que l'on peut observer aujourd'hui est une expérience commune d'*impuissance* et d'*ignorance* concernant notre propre vie. Même les plus dogmatiques et convaincus de leurs positions ont été confrontés au virus du doute ou à quelque soupçon sur leurs certitudes. D'une certaine manière, avec la COVID-19, s'est répandu aussi le doute sur la vie humaine et sur le cours de l'histoire. C'est comme si cette pandémie nous appelait à être différents, comme si elle manifestait le soupçon collectif que nous sommes tous au bord d'un abîme, nous demandant, au « tribunal de la vie », comment nous nous rachèterons de tant de morts, de tant de vies bouleversées. A cause de cela, beaucoup de personnes se demandent si elles survivront et, si oui, dans quel état elles seront à la fin de la pandémie. Comment nous organiserons-nous ? A quoi et en qui allons-nous croire ? Comment allons-nous adapter nos croyances passées aux défis du monde actuel ?

Sans doute, peut-être que la plupart des gens aspirent à revenir au « tout comme avant », bien que la contagion du doute puisse atteindre, même un tout petit peu, la vie de toutes et de tous. Nous n'avons pas encore de réponse à nos questions, à part les petites aspirations affectives de revoir les amis et la famille, de célébrer les anniversaires, d'aller aux centres commerciaux ou à d'autres activités et rencontres collectives.

Comme les réponses de la science en sont encore à la phase d'expérimentation, beaucoup croient trouver une réponse dans les religions. Celles-ci paraissent donner un peu de sécurité puisqu'elles semblent en relation avec des pouvoirs au-delà de la science, des pouvoirs invisibles, plus invisibles que la COVID-19. Et donc les cultes par Internet se multiplient, les prières suppliant Dieu de sauver le monde, des bénédictions depuis des camions ouverts ou des hélicoptères ravivent de vieilles dévotions considérées par un bon nombre de personnes comme « puissantes ».

Mais que signifie le salut du monde ? Est-ce seulement de la COVID-19 que nous essayons de nous sauver ? Qu'en est-il du racisme exacerbé que nous expérimentons tous les jours ? Qu'en est-il des agressions envers les femmes dans les « prisons domiciliaires » ? Qu'en est-il de l'extermination des personnes qui vivent dans les périphéries, de leur exposition aux folies des exterminateurs, des puristes, des justiciers qui imaginent faire justice de leurs propres mains, armées ou non ? Qu'en est-il des transgresseurs, ceux qui ne croient pas à la pandémie, qui s'y affrontent comme s'ils voulaient mesurer leurs forces avec elle ? Quelles réponses donnent les religions dans leur diversité croissante ?

En réalité, je ne crois pas que les religions dans leur diversité aient une réponse efficace aux problèmes actuels de l'humanité, malgré leur importance pour beaucoup de gens. Ce sont des formes institutionnelles de consolation et des essais de « protection métaphysique » qui se développent au sein de nos cultures, mélangées aux émotions et aux problèmes quotidiens. Bien que je ne nie pas leur valeur historique et pour de nombreuses personnes, en réalité elles entrent aujourd'hui, comme tant d'autres actions style *New Age*, dans la catégorie des moyens de soulagement que nous nous donnons dans les moments critiques de la vie. Cette aide réside, au fond, au-delà des religions, et c'est à elle que j'aimerais me raccrocher comme à une « bouée » précaire quand il semble que nous sommes en train de nous noyer dans un déluge collectif. C'est comme s'il y avait, dans *nos entrailles humaines*, les entrailles de ces humains que nous sommes aujourd'hui, non seulement des bouées personnelles mais aussi des « bouées collectives ». La pandémie réveille les entrailles collectives et les religions ne sont qu'un outil parmi d'autres pour affirmer la force collective de soutien de cette bouée commune.

La douleur collective paraît éveiller la solidarité commune, d'autant plus que personne n'est à l'abri de la douleur de la pandémie. Même si certains sont mieux protégés que d'autres, la situation actuelle révèle la vulnérabilité de toutes et de tous. Et peut-être que, dans cette situation, il y aurait quelque chose, au-delà d'une religion déterminée, à renforcer et développer. Ce serait comme la constitution d'une *fraternité au-delà des credos religieux*, un pacte, une alliance entre nous au-delà de nos dieux et déesses, au-delà des lieux de culte des uns et des autres, au-delà des vieux credos. Nos dieux et déesses risquent d'être sectaires, d'exiger des lois et des sacrifices selon leurs particularités et spécialités. Nos dieux ont le virus de la concurrence entre eux dans la mesure où ils sont devenus notre image et ressemblance. Nous avons besoin, pendant un moment, de leur donner du temps libre, peut-être de les laisser dans leur « quarantaine » jusqu'à ce que notre propre quarantaine soit passée et que nous puissions voir clairement le chemin personnel/collectif de l'humanité.

Nos dieux ne peuvent plus nous donner les solutions car ils ont sur nous des désirs multiples et contradictoires et même ils combattent entre eux, changeant nos combats apparents en conflits réels entre dieux. De la même manière, les ministres de nos dieux sont motivés par des intérêts privés et utilisent les dieux et la fragilité des croyants comme armes pour conserver leur pouvoir et leurs privilèges.

Est-ce que j'exagérerais ? Serais-je en train de fuir l'accueil et la tendresse de nos dieux ou de nos saints ? Nierais-je l'importance des traditions religieuses ? Douterais-je de l'amour divin et du sacrifice du Christ pour nous ? J'ose dire oui et non, car je suis convaincue que c'est nous qui donnons des pouvoirs à nos dieux, c'est nous qui leur construisons des autels, des prières. Dieu pour nous agenouiller en croyant les adorer et leur obéir inconditionnellement. C'est nous qui leur allumons des cierges, leur offrons de l'encens et sacrifions nos corps. C'est nous qui les vêtons et qui nous vêtons pour eux, comme si nos vêtements sacerdotaux ou autres indiquaient notre appartenance à telle ou telle divinité dont les volontés ne rejoignent pas nécessairement celles d'une autre divinité du même Olympe ou d'autres. La diversité des dieux et déesses ainsi que des Olympes est bien actuelle et connue. Elle accompagne la diversité des groupes humains, de leurs conflits et de leurs inventions.



Dans cette pandémie, nos divinités sont aussi victimes de nous-mêmes. Sans nous rendre compte, nous en faisons les objets de nos volontés souvent contradictoires. En leur nom, nous attaquons, nous défendons, nous tuons et nous mourons. En leur nom, nous devenons riches et nous devenons pauvres.

Faisons-nous tous les mêmes demandes à nos divinités en temps de pandémie et agissons-nous tous en vue d'un plus grand bien ? Chacun va sans doute « tirer la sardine vers ses braises » (chercher son intérêt). Cependant, peut-être y a-t-il un *point commun* à reconnaître ? Soit de nous libérer de la pandémie, soit de nous en protéger et d'en protéger nos proches. Cependant, par le fait même d'être en pandémie, nous souffrons déjà d'une menace et de l'effet réel des morts.

Alors, si nous demandons désespérément de vivre, d'être libérés de cette pandémie, nos demandes sont accompagnées de beaucoup d'autres qui ont à voir avec un pendant et un après la pandémie. Et nous ferons sans doute ces demandes d'abord pour nos plus proches. C'est sans doute une caractéristique de notre animalité. La poule protège ses poussins avant les chatons de la chatte de la maison. De même la lionne ses lionceaux et ainsi de suite. Dans un incendie à l'école, je sauve d'abord mon enfant et ensuite celui de la voisine.

Et si, pendant un moment, nous acceptions le fait qu'*avoir de la religion* devrait être *autre chose* que ce que nous avons l'habitude d'avoir ? Si, pendant un moment, nous mettions entre parenthèses les volontés divines, les lois promulguées par Dieu, les élaborations théologiques de leurs ministres, les récompenses et châtements promis ? Si, pendant un moment, nous nous sentions nus les uns devant les autres : sans dieux, sans saints et sans armes de guerre ? Et s'il n'y avait plus de temples ni de prédicateurs ? S'il n'y avait plus d'écoles de théologie et de ministères ? S'il n'y avait plus de dîme ni de comptes bancaires pour la bienfaisance ? Qu'en serait-il de notre histoire religieuse ?

Une des fonctions des religions, depuis les temps les plus anciens, était d'attirer notre attention sur ce qu'il y a de fermé dans notre animalité individuelle, limitée à notre collectivité proche, à la famille animale à laquelle nous appartenons. Donc, aller à la rencontre de celles et ceux qui sont tombés sur les chemins de la vie — car il y aura toujours des personnes tombées et nous allons « toujours » faire qu'il y en ait encore d'autres — cela fait partie de toutes les religions et sagesse. Et dans cette même perspective, la lutte contre l'accumulation des biens, contre l'avarice et la gloutonnerie sous toutes ses formes, en définitive contre les excès qui nous rendent esclaves de nos passions viles, a été une constante. Ainsi, du moment que nous sommes capables de rompre avec cette individualité animale exacerbée, nous nous éloignons aussi de la spontanéité animale égoïste pour nous changer en une sorte d'« humus transformé », une espèce d'humus capable de s'approcher de ses semblables différents. Une telle conquête fut le fruit de milliers d'années de socialisation et nous n'avons pas encore atteint le lieu où nous avons l'intuition que nous devons arriver, c'est-à-dire le lieu où nous serons capables d'*aimer notre prochain comme nous-mêmes*. Pour désigner un peu ce but commun, il faut nous exercer, il faut lutter contre les tendances individualistes égoïstes spontanées qui nous habitent, il faut faire place chez nous aux méprisés, il faut savoir partager le pain et le poisson que nous cachons dans nos besaces et le vin que nous laissons vieillir dans nos outres, il faut descendre des sycomores et rendre aux gens ce que nous avons volé pour notre profit. Il ne suffit pas d'un seul Jésus de Nazareth, d'un seul François d'Assise, d'un seul Mohammed, d'un seul Moïse pour faire cela. Il ne suffit pas d'une Sara et d'une Agar, d'une Marie ou d'une Madeleine, d'une Khadija ou d'une Mãe Menininha¹ que nous désirerions imiter. Il faut que beaucoup d'entre nous entrent dans cette logique, à partir de notre temps et de notre contexte,

¹ Mãe Menininha devint « Ialorixá » (prêtresse) de Gantois (Candomblé de Bahía, Brésil) à l'âge de 28 ans, le 18 février 1922. Sa réputation et son pouvoir se répandront dans le monde et, pendant les 64 ans qu'elle passera à la tête du « terreiro » (lieu de culte) de Gantois, elle recevra des gens très simples et d'humble condition, des artistes, des intellectuels et des chefs d'État.

jusqu'à ce que cela devienne une pratique, jusqu'à ce que cela devienne un « ethos », le comportement éthique des majorités, avec la conscience de leur fragilité.

Pour désigner un peu ce but commun, nous devons être capables d'apprendre chaque jour à contrôler les forces de destruction qui nous habitent, forces sans doute plus puissantes que les caresses amoureuses ou le soin que nous prenons les uns des autres. La force du moi fermé sur lui-même, devenant un empire à lui seul, voulant s'étendre toujours plus pour lui-même, est destructrice non seulement de son petit monde, mais aussi de beaucoup d'autres petits mondes qui tournent sur eux-mêmes. Et cette destruction a une force d'expansion et une capacité de changer la bonne levure en une chose « dure comme des pierres », incapable de faire lever la pâte pour la faire devenir du pain bon pour toutes et tous. Et ces pierres sont ensuite jetées contre des femmes, des adolescents, des enfants, des indigènes, des noirs, des mendiants, des homosexuels. Et l'argent est gardé dans des banques de pierre qu'un éclair fulminant et fumant pourra soudain brûler et réduire en cendres.

A quoi sert la religion si elle éloigne, si elle isole, si elle juge et tue, si elle accumule, si elle devient pierre ? A quoi servent les dieux du ciel quand ils n'ont plus aucun pouvoir sur les dieux humains de la terre ? A quoi sert la religion quand elle cesse d'être lien, connexion, interdépendance vitale, poésie de vie ? Il vaut mieux commencer à relier à nouveau, à manger seulement le pain de chaque jour, à remettre les dettes, à marcher, à ne pas tomber dans les tentations de l'égolâtrie qui nous entoure et nous habite.

La religion au temps de la COVID-19, c'est sentir et savoir que le même virus nous habite de multiples manières, que la même mortalité nous guette, que la même faim et la même soif habitent nos corps, que le même manque d'air nous fait perdre connaissance et qu'il faut ouvrir les mains pour que les cœurs s'ouvrent et fassent disparaître la COVID. De cette manière, la maladie aura peut-être accompli sa mission, la mission de nous rappeler ce que nous avons oublié, le fait que la même vie et la même mort nous rendent frères et sœurs. On ne s'échappe pas de cette condition, c'est le *secret* caché en nous, gravé sur toutes les cellules de notre être, tatouage pérenne et en même temps provisoire. C'est cette condition qui nous identifie, qui fait de nous ce que nous sommes réellement : un roseau fragile qui aujourd'hui respire et se meut mais qui demain sera fumier dans le renouvellement de la terre/vie. C'est pour cela que les anciens aimaient méditer sur la mort, la mienne et celle des autres, pour montrer la nécessité d'agir en sachant que le monde ne m'appartient pas et que cette vie, brève ou longue, remettra à la terre son ultime souffle pour que la vie se renouvelle et continue.

Mort ? Quelle espérance peut venir de la mort quand ce que nous cherchons est la fuir ? En réalité nous devons être pleinement vivants pour pouvoir réfléchir sur la mort. On ne réfléchit pas sur la mort quand on meurt chaque jour de faim, de soif ou de manque de logement. Dans cette situation, on vit déjà l'avant-goût et l'annonce quotidienne de la mort. Mais dans la vie, il faut aussi réfléchir sur la mort dans l'économie, dans la politique, dans la science, dans la religion comme des menaces. Et cela parce que, réfléchir sur la mort, c'est réfléchir sur la relativité absolue des êtres humains et, par là-même, sur la nécessité du respect absolu de toutes

les vies aujourd'hui. Toutes doivent goûter le plaisir d'être vivantes, de se nourrir de vie, de se reproduire, de s'attirer et de s'aimer en ce moment évolutif unique, en ce moment passager dans lequel nous nous trouvons et faisons histoire ensemble. La réflexion sur la mort est l'aiguille de la balance de l'histoire, le fil de plomb de nos constructions, les lunettes qui nous aident à voir la mesure des choses, des situations et des personnes. Ce n'est pas une louange à bon marché de la mort, ce n'est pas de la nécrophilie, mais c'est l'accueil de la mort dans les recoins de nos recherches, de nos processus sociaux, politiques et religieux, pour exalter ou valoriser la vie fragile de chaque jour. Peut-être cela nous fera-t-il relier nos corps à d'autres corps, relier comme si nous étions un seul corps, comme si chaque corps était le corps et l'air commun dans la maison commune, en autonomie et interdépendance mutuelles.

En fait, écrire cela peut sembler faire beaucoup de poésie inutile, mais je suis sûre que c'est la poésie qui, en partie, nous sauvera, nous rendra un peu de tendresse et de goût pour la douce brise d'une soirée d'été. C'est elle qui enseignera aux superbes que nous sommes, l'humilité ; aux cupides, l'importance de la limite ; aux orgueilleux, l'importance de l'interdépendance. C'est pour cela qu'au XII^e siècle, quelqu'un à Assise a appelé la mort *sœur*, peut-être sœur jumelle de la vie, sœurs absolument inséparables. Et cette sororité ne peut être oubliée à aucun moment de nos vies ; de l'aube au couchant, comme une symphonie qui commence et doit s'achever, comme un moment unique et original qui doit être vécu et aimé.

« Un mal qui répand la terreur » Jean de La Fontaine

Pierrette Daviau, *Déborah*

Le texte d'Ivone Gebara sur « L'éthique en temps de pandémie » m'invite à approfondir ma pensée sur trois points particuliers : le sens de la souffrance, la coresponsabilité et la solidarité féministe.

La théologienne mentionne que cette pandémie fait ressortir une abondance de peurs, d'inquiétudes, de détresses, d'angoisses devant la mort chez de nombreuses personnes à l'échelle mondiale. L'isolement, l'enfermement, le confinement entraînent douleur, souffrance et mort. Cet invisible et malin petit virus chamboule l'univers et tous les champs de nos existences et de notre vivre-ensemble. Sans parler des nombreuses pertes personnelles, psychologiques, économiques, sociales et sanitaires.

Le sens de la souffrance

La progression de la pandémie m'a fait penser à la fable de Jean de La Fontaine, *Les animaux malades de la peste* qui raconte l'histoire d'un groupe d'animaux accablés par la peste, « mal qui répand la terreur et faisait aux animaux la guerre [...] ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés [...] plus d'amour, partant plus de joie » y lit-on¹. Cette fable me paraît pertinente pour comprendre nos comportements humains. Les épidémies créent un milieu idéal pour la production de discours discriminatoires et racistes au sein d'une population en recherche de coupables pour donner une raison au mal qui s'abat sur elle, tout comme ces animaux qui cherchent des coupables et finissent par exécuter le plus vulnérable, celui qui n'a rien fait.

Des scientifiques tentent de comprendre les effets du coronavirus et comment les contrecarrer alors que certains groupes pensent régler son compte par des prières, par des incantations pour en être guéris... En même temps, certaines communautés que je connais développent une communion de bienveillance, et découvrent que la communion peut exister au-delà de la communion sacramentelle durant les traditionnelles liturgies. Il semble qu'on oublie que ce dont l'Église a besoin, c'est de changements structurels et non de revenir aux messes et aux processions ! Arrêtons-nous un jour de considérer l'Église comme une « donneuse » de services au lieu d'être une communauté de croyant·e·s animée par l'esprit évangélique ?

Ce texte nous rappelle la figure de notre ami Job. Comme lui, si exemplaires que soient nos vies, nous ne pouvons éviter ni la souffrance, ni les pertes, ni la mort, ni les dépressions. Le mal est partout, il se présente souvent comme un ennemi invisible, comme ce virus qui nous plonge dans la confusion et le désarroi. Les gens ont du mal à accepter de payer le prix de cette

¹ Jean-Joseph JULOUD, *Les Fables de La Fontaine*, « Les animaux malades de la peste », Paris, Éditions First-Gründ, 2010, p. 103-105.

crise : c'est difficile de changer, de vivre avec moins, de sacrifier son confort. Le récit de Job dépasse notre sagesse comme le dit Paul : « Je détruirai la sagesse des sages, je rejetterai le savoir des gens intelligents. Où est-il, le sage ? Où est-il, le scribe ? Où est-il, le raisonneur d'ici-bas ? » (1Cor 1, 18). Or, si la sagesse est avant tout relationnelle, elle nous interpelle, elle m'interpelle à renouveler et à transformer mes relations cassées avec le divin, avec autrui, avec moi-même et avec le cosmos. Oui, je trouve cela bien exigeant, au-dessus de mes capacités. Et comme Paul : « Je ne fais pas le bien que je veux et je fais le mal que je ne veux pas » (Rm 7,19).

On le constate, non seulement au Québec, mais partout dans le monde, l'oppression remplace la justice, les gémissements et la misère envahissent la scène médiatique, la tyrannie et la rébellion sortent leurs pouvoirs, la dignité des personnes fragiles est sacrifiée, comme dans la fable de La Fontaine et comme dans l'univers de Job. J'essaie de me questionner sur la valeur de la souffrance, de chercher son véritable sens. Je voudrais aller au-delà de la réflexion pour en faire un cheminement intérieur, une avancée spirituelle. Comme le suggère Maître Eckhart, « la vie spirituelle est davantage dans la soustraction que dans l'addition »², mais cela me dépasse comme personne vivant dans une société d'abondance et de surconsommation.

Et la coresponsabilité ?

En régime chrétien, on confond souvent la solidarité avec les concepts de charité, de justice... Or, la solidarité n'est-ce pas que tous les humains et tous les non-humains de la Terre soient reliés entre eux et que, pour renforcer leur propre existence, ils se procurent une aide mutuelle ? Si on voit la solidarité comme une valeur essentielle, au cœur d'une éthique de vie ou d'une éthique de relations humaines, ne nous conduit-elle pas à la « responsabilité-pour-autrui »³ ? La responsabilité-pour-autrui est une coresponsabilité d'appartenance, une interpellation qui me questionne, qui nous questionne sur nos comportements personnels et collectifs pour tendre, par divers moyens, vers l'Autre. Mais ici aussi, je me sens bien petite et impuissante.

Quand la stratégie du confinement et de la distanciation ne repose pas sur la responsabilité envers les plus vulnérables, alors elle engendre une panoplie de maux : détresse psychologique, précarité économique, violences conjugales, fin de vie en grande solitude. La coresponsabilité implique surtout que l'on porte secours à celles et à ceux qui sont le plus dans le besoin. Protéger autant que possible ces personnes me paraît un impératif moral catégorique de cet exceptionnel temps que nous traversons, au risque parfois de donner une autre voix au paternalisme ou au maternalisme. Comment croire que la bonté, la compassion peuvent s'exprimer à travers la souffrance et la douleur ? Oui, des expressions d'entraide, de générosité, de don de soi ont lieu et nous émerveillent parfois. Mais comment aller jusqu'à une

² Cf. http://supervielle.univers.free.fr/maitre_eckhart.htm

³ Cf. Vivianne CHÂTEL, « La solidarité : une exigence de 'responsabilité-pour-autrui' ? », dans Marc-Henry SOULET (dir.), *La solidarité : exigence morale ou obligation publique ?*, Fribourg, Academic Press Fribourg, 2004, p. 138-162.

interdépendance avec l'ensemble des humains, avec la Terre, avec le cosmos d'où sort cet invisible virus ?

Un des avantages du confinement aurait peut-être été de permettre à la Terre de mieux respirer... Ne serait-il pas possible alors d'imaginer un grand élan de responsabilité et de concertation pour notre Planète qui subit un sort désespéré ? Si nous voulons sa survie et celle de l'humanité, il nous faut agir personnellement et collectivement et l'exiger de la part de celles et de ceux qui ont le pouvoir de changer les choses.



Solidarité féministe

Tout ce qu'on entend sur la COVID-19 révèle la grande vulnérabilité des humains. Ça rappelle l'importance politique du corps et de sa grande fragilité. Ça fait ressortir les insécurités vécues au quotidien par les femmes et les enfants, les aîné·e·s, les pauvres, les personnes racisées et les corps marginalisés. Dans l'après-crise, serons-nous capables de reconnaître cette vulnérabilité commune ? Ou retournerons-nous à notre vie « dite normale », notre vie d'avant ? C'est ce que l'on entend un peu partout : « il faut que ça revienne à la normale ». Comment pouvons-nous alors nous engager à réfléchir et à agir contre ce que les féministes de plusieurs horizons décrient depuis fort longtemps déjà : la dévalorisation de l'économie des soins qui repose mondialement sur les épaules des femmes. Encore une fois, dans cette crise sanitaire et humanitaire, ce sont elles, les femmes, et souvent les plus démunies parmi elles, qui se retrouvent au front pour les soins émotionnels, matériels, familiaux, communautaires,

sanitaires. Comment notre collective peut-elle reconnaître concrètement, au-delà des mots, le rôle central de ce travail conjugué au féminin ? Plus encore, de quelles manières cette crise sanitaire nous permettra-t-elle de travailler à diminuer les conditions précaires vécues de manière différenciée par les membres de nos communautés ? On ne peut tout faire, mais il me semble important d'en prendre conscience ensemble et de chercher ensemble comment on peut agir.

L'*Évangile* nous invite à prendre soin des autres d'une manière désintéressée, comme le mentionne le texte d'Ivone Gebara rappelant la parabole du bon Samaritain. Or, ne sommes-nous pas, nous-mêmes, femmes, semblables à cet individu tombé au bord du chemin et que les bien-pensants, les hommes dits « religieux », les politiciens ne regardent même pas ? Nous le savons trop bien, la solidarité féministe maintient l'idée d'un rapport social universel de domination patriarcale, tout en voulant prendre en compte l'existence des disparités entre les femmes elles-mêmes. Ne sommes-nous pas à penser surtout à une solidarité utilitaire : maximiser le bien-être et réduire le mal du plus grand nombre dans la mesure du possible ? Ne faut-il pas aller plus loin ? Comment ?

Un « regard » féministe affirme qu'il est nécessaire d'aborder les multiples inégalités qui traversent nos sociétés, pendant, comme après la pandémie. Ça me pose plusieurs questions auxquelles je n'ai pas de réponses. Notre regard de féministes chrétiennes nous mènera-t-il toutefois à préciser les contours de notre solidarité féministe à travers les discours et les pratiques de notre collective ?

Conclusion

J'ose quand même imaginer un monde post-pandémie qui mettra de l'avant des valeurs féministes ; mais aussi et surtout, qui s'attardera aux diverses formes de précarité sociales, écologiques et spirituelles qui construisent et consacrent la hiérarchie sociale des corps des femmes. Je souhaite que, comme féministes chrétiennes, on se rapproche encore davantage des personnes marginalisées, qu'on participe aux projets de transformations associés aux luttes altermondialistes, écospirituelles et antiracistes. À nous de trouver comment déployer des idées de ralliement et de recouvrement de luttes féministes rassembleuses.

Quel bien commun espérer en temps de pandémie ?

Mireille D'Astous, *Vasthi*

Le virus causant la pandémie a un caractère insidieux. Invisible et microscopique, nous ne pouvons pas le détecter par nos sens, sans instrument scientifique sophistiqué. Nous devons faire confiance aux scientifiques et aux autorités de santé publique qui travaillent à vitesse grand V pour le décrire, l'expliquer, le prévenir et en limiter les conséquences négatives. Il faudra soigner, et peut-être même un jour, éradiquer la maladie. Il faudra soigner nos corps et aussi nos cœurs et nos communautés. Comme Ivone Gebara l'écrit : il est possible d'extraire de la tradition biblique le « bien commun », la bonne coexistence, le respect possible, la sollicitude les un·es pour les autres et pour l'ensemble de la vie de la planète. Pourrions-nous « extraire » de cette pandémie la volonté et les bons moyens pour réaliser un monde meilleur ?

Le virus est menaçant d'après les projections épidémiologiques : il se propage rapidement, ne connaissant pas les frontières tracées par des États et par des gouvernements humains. Voulant préserver nos corps, notre avenir, nos proches, notre communauté, nous, les femmes, nous, les êtres humains, tentons, tant bien que mal, de nous protéger. Mais parfois, nous ne savons plus sur quel pied danser. Comment « nous tenir la main les un·es aux autres », lorsque les distances physiques et les environnements contrôlés et hyper fermés nous protègent, au point qu'on a empêché des visites physiques aux malades ? Comment « nous tenir la main les un·es aux autres », lorsque la vie d'ermite en isolement ressemble à un excellent mode de survivance déjà connu des temps anciens ? L'histoire nous le rappelle aisément, le passé a connu son lot de fléaux, de peste, de choléra, de grippe espagnole... De même, connaître la réalité des populations défavorisées et des maladies à l'échelle globale révèle que des maladies et des maux graves ravagent déjà notre monde : VIH/SIDA, malaria, mortalité à l'accouchement, mortalité infantile, cancers, diabète, maladies dégénératives, suicides, blessures psychologiques profondes et troubles de santé mentale, etc.

Pour un temps, la lutte contre le virus et la COVID-19 a été collective, à une échelle inconnue. Les gouvernements ont ordonné des mesures dites de « confinement », des milliards de personnes ont limité leurs activités, sauf pour des besoins définis par les gouvernements comme « essentiels ». Le quotidien a été transformé drastiquement comme notre rapport à tout ce qui n'est pas délimité par les murs de nos espaces de vie. Notre connexion au monde extérieur ne tenait que par l'accès à l'Internet et aux moyens de communication technologiques.

Une calamité de plus dans un monde traversé par son lot de cruautés et de déshumanisations

Est-ce que notre monde a été chamboulé du jour au lendemain par des pertes et pour le pire, comme le relate le récit biblique du pauvre Job ? La santé, le sentiment de sécurité et de liberté

en ont pris un coup. Pourtant, aucun n'est pleinement garanti. Nos corps sont vulnérables et fragiles. Notre vulnérabilité est accrue par tous les facteurs d'oppression, que ce soit notre genre, notre race, notre religion, un lourd passé... Toutes les injustices, toutes les relations destructrices et hypocrites, toutes les fois où un « puissant » nous a rejetées, nous les femmes, méprisées, regardées comme un objet non digne d'intérêt et de reconnaissance juste et équitable. « Peu importe ce que tu fais ou ce que tu dis, je maintiendrai ma domination sur toi et ne partagerai ni ma richesse, ni ma maison, ni mes biens avec toi, car je me fais une image de toi : celle d'un être sans valeur qui m'indiffère et sur lequel je porterai un jugement perpétuellement infériorisant et erroné ».

Certes, il y a eu un mouvement de solidarité sans précédent pour éviter le pire : une contamination exponentielle et non contrôlée par un virus ravageur. Une calamité de plus fait son apparition dans un monde qui connaît son lot de cruautés et de déshumanisations quotidiennes. Parfois, je me demande si la fragilité, qui peut prendre la forme de la friabilité et de l'impossibilité de contrôler, n'est pas précisément la limite entre ce qui est bien et ce qui blesse. L'apprentissage de la perte, la capacité à voir et la volonté à contrer toutes les souffrances font indéniablement partie de notre commune humanité. Sans cette conscience et ce projet sociopolitique, que reste-t-il de l'éthique ?

La pandémie de COVID-19 cause des souffrances et je me demande qui en fera le récit. Par un réseau de bioéthique, je reçois un message. Une mère de Malaisie raconte qu'elle a perdu son fils, dont la pneumonie a été fulgurante. Un bon garçon, sociable, qui aimait le sport et qui en était à sa quatrième année d'études universitaires. L'irréparable s'est produit : la mort. Le point de non-retour. La fin de vie d'une personne qui voulait faire bénéficier à sa communauté de ses compétences en santé. Il n'y aura pas de *happy ending* pour lui. Le *happy ending* est un réconfort et il n'y a rien de tel que de croire en la vie pour se mettre en mouvement. Toutefois, ne soyons pas dupes, et regardons en face les récits où il n'y a pas de fin heureuse, mais un poids accru d'injustices, d'iniquités, d'avenirs brisés. La fin heureuse semble être ailleurs, peut-être là où la pierre a été roulée, au grand étonnement des femmes, n'ayant pas craint l'opprobre en visitant le crucifié.

Méditations sur la souffrance humaine

Quelle histoire étrange que celle de Job ! Ne méritait-il pas d'être épargné ? Une Dieu de bonté mettrait-elle ainsi à l'épreuve ceux et celles qu'elle aime ? Pourquoi l'humanité est-elle traversée par tant de souffrances ? Est-ce que Dieu peut réconforter les cœurs, alors que se profilent encore des violences dans un monde qui a déjà atteint son quota il y a bien longtemps ? Faut-il en énumérer la longue liste ? Abandon d'autrui à sa propre misère ou à son propre sort, violences psychologiques constantes (mépris, culpabilisation, infériorisation), violence contre les femmes, les personnes noires, les ethnies, les personnes migrantes, les pauvres, les enfants, rejet de tout ce qui n'est pas soi et illusion d'un petit bonheur qui pourrait se construire en totale autarcie.

Pourquoi la destruction est-elle si rapide — celle d'une vie, d'une carrière, d'un amour, du lien de confiance, de la croyance — alors que la réalisation du Royaume juste est si lente et nécessite tant d'efforts, de constance, d'indignation face à ce qui déshumanise ?

Est-ce que cette pandémie est suffisante pour faire s'écrouler la tour de Babel des humains ne se comprenant par les uns les autres, les unes les autres ? Peut-être que la tour a penché légèrement, comme à Pise. Espérons que nous aurons le cœur de reconstruire, de faire le « grand *reset* » en apprenant à ne laisser personne derrière. On ne peut faire preuve de résilience qu'en devenant plus humain, qu'en faisant advenir un monde de bonheur durable et de respect profond. Nous appartenons aux écosystèmes et en sommes les gardiennes, nous sommes de la Terre et nous y espérons le calme et la plénitude de Dieu et de notre monde nouveau.



RECENSIONS

Féminismes religieux – Spiritualités féministes¹

Denise Couture, *Bonne Nouvelle*

Après avoir publié près d'une centaine de numéros thématiques sur une grande diversité de sujets en près de quarante ans, la revue internationale francophone *Nouvelles Questions Féministes* (NQF) publie pour la première fois un numéro thématique qui aborde « de front et de manière critique l'articulation entre féminisme et religion » (p. 12). Son objectif : « mieux comprendre cette réalité sociohistorique, souvent peu connue dans nos milieux francophones, à savoir la structuration d'une critique féministe "de l'intérieur", portée par des femmes optant pour une posture féministe tout en s'engageant au sein d'un des trois monothéismes ou d'un nouveau mouvement religieux ou spirituel » (p. 9).

Du point de vue de féministes chrétiennes, à *L'autre Parole*, nous opinerions, qu'il était temps qu'une revue féministe telle NQF aborde cette question.

Les responsables du numéro (Catherine Fussinger, Irene Becci, Amel Mahfoudh et Helene Fueger) expliquent la difficulté, pour elles, de la traiter. Leur *Édito* s'intitule « Oser penser un engagement féministe et religieux ». Elles soulignent la vision courante qui marque le féminisme depuis les années 1960 à aujourd'hui selon laquelle « la libération des femmes passe par la rupture avec les références et les institutions religieuses » (p. 8). Cette appréhension tenait pour acquis qu'« une véritable avancée du féminisme supposait de renoncer à toute forme de croyances et de pratiques religieuses ou spirituelles, considérées comme nécessairement discriminatoires et aliénantes » (p. 8). Bref, « point de libération sans éradication du religieux » (p. 9).

Il est à noter que cette vision féministe sociale européenne reconnaît l'existence de sujets-femmes qui revendiquent la posture féministe et religieuse. Mais elle la comprend comme « relevant d'une forme de "fausse conscience" » (p. 9) ; inutile dès lors de considérer le point de vue des féministes religieuses de sorte que ces dernières vivent une double marginalisation, au sein du féminisme et au sein de leur groupe religieux, soulignent les éditrices du volume.

¹ *Nouvelles Questions Féministes*, « Féminismes religieux – Spiritualités féministes », Vol. 38, n° 1, 2019, 213 p.

Il s'agit de renverser cette perspective, d'examiner les revendications féministes se situant dans les trois grands monothéismes, les religions les plus présentes en Occident, et dans des groupes spirituels féministes, particulièrement de la Grande Déesse.

Le numéro comporte deux parties. La première présente des analyses sociohistoriques : les féminismes religieux dans les trois monothéismes depuis le 19^e siècle (Béatrice de Gasquet) ; le laboratoire des féministes et protestantes de Genève (Lauriane Savoie) ; les actions de femmes de l'Action catholique en Belgique (Juliette Masquelier) ; le mouvement de la Déesse (Patrick Snyder) ; les revendications de juives orthodoxes (Lisa Anteby-Yemini) ; et les mobilisations d'Indiennes musulmanes (Sophie Schrago).



Sous la forme d'entretiens réalisés par la rédaction, la deuxième partie du volume donne la parole à trois leaders féministes, dans le judaïsme, dans l'islam et dans le christianisme, Elyse Goldstein, deuxième femme rabbin du Canada, Malika Hamidi, sociologue, musulmane et féministe basée en Belgique, et Marie-Andrée Roy, sociologue des religions, chercheuse féministe et cofondatrice de *L'autre Parole* au Québec.

Les éditrices retiennent de l'entretien instructif avec Marie-Andrée Roy les descriptions concises et justes de la collective *L'autre Parole* qui suivent :

Regroupant des laïques, des théologiennes, mais aussi des religieuses catholiques, *L'autre Parole*, se veut un lieu autonome, non soumis au Vatican, sans structures hiérarchiques, où il est possible de développer une spiritualité féministe — notamment

au travers de rituels et de réécritures bibliques — tout en conservant un lien fort avec le mouvement féministe civil (p. 13).

Partie prenante depuis plus de quarante ans du mouvement des femmes au Québec, *L'autre Parole* se distingue à la fois par sa critique du patriarcat et de la misogynie de l'Église catholique, mais également par l'élaboration de discours et de pratiques alternatives à même de nourrir une spiritualité féministe désireuse de s'inscrire dans la tradition chrétienne (p. 120, en italique dans le texte original).

À une question sur sa position, Marie-Andrée Roy précise :

Comment te dire ? Il n'y a pas chez moi une identité chrétienne et une identité féministe. Il y a imbrication de ces deux dimensions qui s'interpellent et se redéfinissent sans cesse mutuellement. Il n'y a pas non plus une chrétienne devenue féministe, ni une féministe qui modère ses transports sous le poids des valeurs chrétiennes. J'essaie simplement d'assumer, au quotidien, mon double pari de chrétienne et de féministe (p. 121).

Catherine Fussinger mène l'entretien. Elle demande une explication à propos de la stratégie de *L'autre Parole* qui consiste à revendiquer davantage de place pour les femmes dans l'institution religieuse. Marie-Andrée Roy répond sans détour : « Je te le dis tout de go, notre entreprise est plus radicale ou, plus prétentieuse, pour reprendre les termes d'un de nos détracteurs ! Pas juste une meilleure place, toute notre place ! » (p. 129) La posture politique et spirituelle de *L'autre Parole* remet en question une vision de la religion qui la restreint à la sphère privée pour la concevoir plutôt comme un domaine de la vie des femmes, comme tous les autres, où s'exerce une revendication féministe radicale.

Les responsables du numéro proposent également une lecture transversale des neuf articles qui composent le volume. Elles retiennent, avec justesse à mon avis, trois enjeux qui traversent la posture féministe et religieuse ou spirituelle. Premièrement, pour les femmes qui l'occupent, il est essentiel « d'accéder de manière autonome à un savoir — soit en dehors du contrôle des hommes exerçant l'autorité au sein de leur tradition religieuse — et de l'investir collectivement à partir de leurs expériences de femmes » (p. 15), et, ajouterais-je, il est essentiel que ces femmes prennent la parole et diffusent leur savoir dans l'espace religieux et public. Deuxièmement, on retrouve une stratégie de non-mixité dans plusieurs groupes féministes et religieux ou spirituels afin de favoriser la construction d'une posture féministe. Troisièmement, ces groupes remettent en question « l'ordre sexué patriarcal qu'incarne le Dieu mâle des trois monothéismes » (p. 16) s'appuyant sur des courants critiques variés.

Au bout du compte, concluent les éditrices, « ce numéro suggère que le féminisme peut dépasser les frontières entre le monde religieux et le monde séculier, celles-ci étant bien plus poreuses que veulent nous le faire croire les fondamentalistes » (p. 17). Il déconstruit aussi les « fausses frontières » entre les féminismes séculiers et les féminismes religieux ou spirituels. C'est un numéro à lire.

À propos du documentaire *Femme(s)*

Suzanne Loisel, Auxiliatrice¹

Pendant plus de 4 ans, Anastasia Mikova et Yann Arthus-Bertrand sillonnent les routes du monde à la rencontre de femmes de diverses conditions, générations, cultures et croyances. Des entrevues avec 2 000 femmes de 50 pays sont réalisées. Résultat : le long métrage documentaire *Femme(s)* à la fois intimiste, choquant, poignant.



Sans filtre, à visage découvert, face à la caméra, les « héroïnes » témoignent en direct de leurs expériences, de leurs histoires, de leurs drames, mais aussi de leurs plaisirs, de leurs joies, de leurs rêves. En toute transparence, elles y abordent la séduction, l'amour, la sexualité, la beauté, le mariage, la maternité, l'éducation, le travail, l'autonomie financière, le pouvoir. Elles partagent leurs peurs et leurs blessures, les injustices subies et les inégalités liées au genre, les violences insupportables, tels l'excision, le trafic humain, les viols de guerre, les brûlures à l'acide. On y retrouve des mères, des pédagogues, des artistes, des paysannes, des politiciennes, des intellectuelles. Parmi elles, les unes sont mariées de force, d'autres sont privées de scolarisation, du droit de vote, de leur citoyenneté.

Dans cette production cinématographique, la parole est donnée aux femmes et elles la prennent avec douceur et conviction.

¹ Intervenante à l'émission *Foi et turbulences* (Radio Ville-Marie) et militante au Collectif Échec à la guerre.

« J'adore être une femme... » « J'aime la tendresse, la sensibilité... » « Je ne me tairai plus sous prétexte que c'est déshonorant... » « En tant que femme, je peux faire quelque chose pour que le monde change demain... » « Peu importe leur race, leur couleur, leur ethnicité, les femmes méritent le respect... » « Les femmes vont se battre pour leurs droits... » « Parfois, je dérange. Je dis que même Dieu devrait être une femme... »

Autant de paroles uniques et fortes qui traversent l'écran. « Une fois devant la caméra, c'est comme si elles avaient attendu ce moment toute leur vie. C'est comme si elles avaient un besoin essentiel, presque viscéral, de parler » confiait, dans une entrevue à Radio-Canada, la co-réalisatrice Anastasia Mikova. Oui, elles parlent haut et fort de leurs parcours de vie, modelés par leur histoire personnelle, leur culture, leur spiritualité. Ces femmes qui prennent la parole sont anonymes, comme l'est leur pays d'origine, bien qu'on puisse à certains moments deviner leur provenance, soit par la langue parlée, soit par l'habillement.

Les femmes du documentaire se révèlent tour à tour avant-gardistes, féministes, battantes, héroïques, libres, indignées, amoureuses de la vie. Mais elles se disent aussi seules, exploitées, marginalisées... De préoccupations plus générales à leurs propres cheminements, l'expérience de vie de ces femmes touche et dérange. Leurs récits bouleversent, leurs témoignages décapent, leurs prises de parole interpellent, leurs silences donnent le vertige... Portée par la superbe musique du compositeur français d'origine marocaine Armand Amar, je me suis sentie appartenir à cette communauté de femmes à la fois fragiles et déterminées, dignes et résilientes.

Explorer le monde à travers le regard et le vécu de femmes, voilà le défi relevé par ce magnifique documentaire plein d'humanité. Percutant, *Femme(s)* frappe fort et laisse des traces bien après son visionnement. Vraiment à voir.

Crédits des dessins et des photographies

NDLR : *C'est avec grand plaisir que nous avons suivi les défis quotidiens que se lançait Stéphany Litchi en temps de pandémie. Ses dessins étaient sur les réseaux sociaux. Nous avons aimé son imaginaire, son « coup de crayon », les couleurs vives. Nous lui avons demandé de créer un dessin pour illustrer la page couverture pour le dossier sur la pandémie.*

Les photographes amateurs de la collective ont été productives depuis le premier confinement. Dans le tome 2, nous sommes heureuses de vous présenter les photographies de Jo Ann Lévesque, une récente résidente de la région outaouaise.

Page couverture — Titre : *Naître demain*, dessin : Stephany Litchi (2020)¹

Photographies de Jo Ann Lévesque

p. 5 — Titre : *Fruit d'hiver*

p. 11 — Titre : *Paisible*

p. 16 — Titre : *Survivant*

p. 22 — Titre : *En rangée*

p. 26 — Titre : *Pont Alexandra*

p. 28 — Titre : *Vivant malgré tout*

p. 30 — Extrait de l'affiche du documentaire *Femme(s)*

¹ Pour voir d'autres œuvres de l'illustratrice : www.instagram.com/stephanylitchi/ . Pour écrire à l'artiste : www.facebook.com/stephany.litchiart

La revue *L'autre Parole* est la publication de la collective du même nom.

Comité de rédaction :

*Denise Couture, Mireille D'Astous, Pierrette Daviau, Monique Hamelin et
Denyse Marleau*

Secrétaire de rédaction :

Monique Hamelin

Révision linguistique :

*Denise Couture, Mireille D'Astous, Pierrette Daviau, Monique Hamelin, Louise Melançon
et Yvette Téofilovic*

Travail d'édition de la revue et du site Internet :

Nancy Labonté

Pour vous abonner à notre liste d'envoi :

*Visitez notre site Internet www.lautreparole.org et complétez le formulaire d'abonnement tout
en bas du site.*

Pour nous joindre :

Carmina Tremblay (514) 598-1833

Courriel: carmina@cooptel.qc.ca

Adresse postale :

C.P. 393, Succursale C, Montréal (Québec) H2L 4K3
